

## CHAPITRE VII

### MESSAGE

Les nombreux niveaux de l'analyse comparée que nous avons menée jusqu'à présent ont suffi à nous montrer que des différences essentielles existent dans la façon dont Corneille, dans Tite et Bérénice, et Racine, dans Bérénice, ont traité un même sujet, ou plutôt dans ce que l'un et l'autre ont fait du même argument, extrait de la Vie des Douze Césars de Suétone : " . . . quant à Bérénice, il [Titus] la renvoya . . . loin de Rome, malgré lui et malgré elle"<sup>1</sup>. Ces différences se manifestent à peu près sur tous les points que nous avons étudiés, depuis la structure, tant externe qu'interne des pièces, en passant par le caractère des personnages, et le style, qui en est le reflet évident.

Les différences si évidentes nous amènent à penser que la lutte qu'aurait, selon certains, menée le "vieux Corneille" pour prouver qu'il était capable de battre Racine sur son terrain, et qui l'aurait amené à choisir le même sujet que son rival, ne peut être qu'une légende. S'il est évident que ce sujet a sans doute été inspiré par Madame, Henriette d'Angleterre, au jeune Racine dont elle était une protectrice<sup>2</sup>, il nous semble qu'il n'y ait pas de raisons pour que Corneille ait pu accepter un combat sur un sujet qui ne lui aurait pas convenu. Comme le note l'Abbé de Villars, "un vieux capitaine prend-il jamais mal son terrain ? et un poète couronné de lauriers ne doit-il pas bien conserver tous ses avantages quand il

---

<sup>1</sup> Suétone, Vie des Douze Césars, citée dans Racine, Bérénice, (Paris: Larousse, 1971), p. 113.

<sup>2</sup> Ibid., p. 11.

traite un sujet ?"<sup>1</sup>

La citation de Suétone est à la fois claire et vague. Elle est claire parce qu'elle exprime simplement le fait que c'est contre leur voeu que Titus et Bérénice furent séparés l'un de l'autre, mais elle est vague parce qu'elle ne donne aucun détail sur les circonstances de cette séparation et sur les raisons profondes de cette séparation. Nous pensons donc que c'est à cause de ce double caractère de la phrase de Suétone que Corneille et Racine ont pu s'engager dans la composition, l'un de Tite et Bérénice, l'autre de Bérénice. Ils ont pu, dans ce sujet, trouver la matière à exprimer ce qui leur tenait le plus à coeur, c'est-à-dire leur conception du monde, ou, en d'autres termes, le message qu'ils entendaient livrer à leurs spectateurs et à leurs lecteurs.

Bien que leurs oeuvres soient reconnues, depuis plus de trois siècles, comme des points culminants de la littérature dramatique française et qu'elles aient, par là même, échappé à leurs auteurs, ainsi qu'en témoignent les innombrables ouvrages critiques qui leur sont <sup>con-</sup>sacrés, il est bon de noter qu'une oeuvre littéraire est toujours le reflet de ce qu'est et ce que pense son auteur, lequel est lui-même, quoi qu'il en soit, un produit de son époque. C'est pour cette raison que nous devons tenter de définir quelle est l'origine du message que chacun d'entre eux nous propose, avant d'en présenter le contenu, tel qu'il apparaît dans Tite et Bérénice d'une part et dans Bérénice de l'autre.

La première chose que nous devons noter, c'est la différence d'âge entre Corneille et Racine. Le premier est en effet né en 1606, le second en 1639, ce qui permet de faire remarquer que, si l'un et l'autre appartiennent au XVIIème siècle, le premier sera de

---

<sup>1</sup>Racine, Bérénice, p. 11.

la "première génération classique", époque créative où se mettent en place, au prix de nombreuses querelles et controverses, aussi bien la doctrine classique que la monarchie absolue, alors que le second sera de la seconde, époque où l'ordre est établi et affirmé, où la doctrine littéraire est devenue un dogme et la monarchie absolue, avec Louis XIV, une réalité évidente. C'est cette atmosphère politique et littéraire qui, mêlée à la biographie de Corneille et à celle de Racine, est à l'origine de ces messages que nous tenterons de définir.

Corneille est donc né à Rouen en 1606, dans une famille de bonne bourgeoisie, où le droit et la cohésion familiale étaient de tradition. Ses études ont été menées chez les Jésuites de Rouen entre 1615 et 1621<sup>1</sup>. Il apparaît à l'évidence que cette formation aura eu une grande influence sur la conception que le poète se fera plus tard du monde et des hommes : certains auteurs ont noté l'influence déterminante qu'ont pu avoir sur le jeune Corneille les Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola<sup>2</sup>, le fondateur de la compagnie de Jésus, et aussi les traces de Stoïcisme<sup>3</sup> qui apparaissent dans l'attitude du héros cornélien, tout au long de l'oeuvre, dès les premières comédies.

En 1627, à l'âge de dix-huit ans, Corneille est reçu avocat, métier qu'il exercera jusqu'en 1650, de concert avec son activité dramatique. Si la tradition affirme que Corneille ne plaida qu'une seule fois devant un tribunal, il ne faut pas douter que la formation juridique qu'il a reçue lui permet de se familiariser avec la discussion, l'argumentation et la cohésion d'un discours, ainsi que le

---

<sup>1</sup> Georges Couton, Corneille, Connaissance des Lettres, p. 5.

<sup>2</sup> Ibid., p. 9.

<sup>3</sup> Ibid.

montrent de nombreux monologues, dialogues et tirades fortement charpentés, solidement argumentés, tout au long de son oeuvre.

Mais le plus important de tout, c'est le fait que Corneille ait passé toute sa jeunesse et jusqu'à une part avancée de sa vie, au milieu des orages que soulevait d'abord la politique de Richelieu, qui tentait de mettre à la raison une noblesse turbulente et fière de ses privilèges, et qui, après la disparition du grand ministre de Louis XIII, essaiera de reprendre sa position prépondérante sous la Régence d'Anne d'Autriche, au cours de la Fronde. Cet orgueil de la noblesse française, sa bravoure, son mépris de la mort ont contribué à la formation d'un type d'homme idéal, le "Généreux", dont on retrouve de nombreux exemples dans les personnages de l'oeuvre de Corneille.

L'idéal du "généreux" consiste à donner, dans la façon de mener sa vie la plus haute importance à l'honneur, et à être prêt à tout sacrifier à ce même honneur, toutes les passions et particulièrement les plus chargées de sens, la passion amoureuse et la passion pour la vie. Il est simple de noter que la plus grande victoire, l'acte le plus chargé de sens, est pour les généreux, la possibilité de se vaincre soi-même; le généreux est un homme qui, pour sa plus grande gloire, choisit de renoncer, non sans lutter, à ce qui lui tient le plus à coeur. C'est ainsi que Rodrigue, dans le Cid, semble atteindre à cet idéal, lorsqu'il se résout par respect pour lui-même, pour son honneur, à tenter de venger son père, tout en sachant qu'il lui faudra renoncer à son amour, parce que :

. . . Mon père est offensé  
Et l'offenseur est père de Chimène.<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Corneille, le Cid (Paris: Bordas, 1977), p. 44. v. 299—

Mais c'est pour se rendre compte, comme le font de nombreux critiques, que la seule valeur essentielle dans la vie, c'est l'honneur, puisque sans lui, l'amour même devient impossible : celui qui a perdu l'honneur ne peut plus aimer et il ne peut être aimé. Il ne s'agit donc pas de tout sacrifier à l'honneur, mais de le conserver, parce qu'il transcende tout.

A côté de l'idéal du généreux, et presque antagoniste, se trouve l'exaltation au pouvoir monarchique, sans doute influencé, d'une certaine manière, par Richelieu qui, le premier en France, eut l'idée d'utiliser la littérature comme véhicule de l'idéologie gouvernementale. S'il est vrai que la tragédie cornélienne est l'histoire d'un retour à l'ordre<sup>1</sup>, cet ordre ne peut être, pour Corneille, que l'ordre monarchique. Cet idéal d'ordre semble s'opposer à l'idéal du généreux parce qu'il suppose que la volonté individuelle plie devant l'ordre nécessaire, mais cette défaite n'est souvent qu'une exaltation encore plus extraordinaire de l'honneur.

Le message de Corneille peut donc se résumer à la croyance à une vertu supérieure, qui est la base et le sens de toutes les autres, qui doit vaincre et par là-même valorise toutes les passions; cette vertu, c'est l'honneur qui, bien compris, permet d'atteindre la gloire, auto-connaissance de sa propre valeur. Quand le Comte affirme :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,<sup>2</sup>

il ne dit pas autre chose; il n'y a pas d'honneur à être vainqueur si l'on ne risque pas sa vie, si l'on n'est pas capable d'en

---

<sup>1</sup>Odette de Mourgues, Autonomie de Racine, p. 20.

<sup>2</sup>Corneille, le Cid, p. 50. v. 434.

accepter le sacrifice, et il n'est dès lors pas possible d'avoir cette conscience de sa propre valeur qu'est la gloire. Corneille propose donc un modèle d'humanité supérieure, dont la supériorité réside dans sa capacité à renoncer, fût-ce au prix de luttes intérieures, aux passions qui mènent les hommes ordinaires.

Or, le message cornélien est constamment présenté dans Tite et bérénice. Et c'est ce message qui explique, pour une grande partie, le choix que Corneille a fait de ce sujet. Quelle est en effet toute la grandeur de Tite et Bérénice sinon que s'aimant passionnément l'un l'autre et voyant à la fin tous les obstacles à leur bonheur se lever :

. . . Seigneur, il [le sénat] vous conjure  
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.  
Des services rendus à vous, à l'Etat,  
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat;  
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,  
D'une commune voix Rome adopte la Reine,  
Et le peuple à grands cris montre la passion<sup>1</sup>  
De voir un plein effet de cette adoption.

ils choisissent, pour donner à leur passion toute sa valeur, de se séparer sans y être forcés. Si Tite semble d'abord peu enthousiaste par ce sacrifice :

L'amour peut-il se faire une si dure loi ?<sup>2</sup>

Bérénice lui en expose aussitôt les raisons :

La raison me la fait malgré vous, malgré moi.  
Si je vous en croyais, si je voulais m'en croire,  
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>Corneille, Tite et Bérénice, Théâtre, Tome III, pp. 407-408. v. 1667-1674.

<sup>2</sup>Ibid., p. 410. v. 1725.

<sup>3</sup>Ibid., v. 1726-1728.

et Tite accepte cette gloire qu'ils retirent de leur sacrifice :

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins,  
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.  
Du levant au couchant, du More jusqu'au Scythe,  
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite;  
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir <sup>1</sup>  
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.

Il est cependant possible de mettre en évidence, dans Tite et Bérénice, des influences importantes de l'idéal des généreux, qui amènent les héros à se révolter contre l'autorité que représente Tite, pour maintenir leur honneur menacé. C'est ainsi que Tite, qui doit, selon la volonté de son père mort, Vespasien, épouser Domitie, semble prêt à la rejeter lorsque réapparaît dans Rome celle qu'il n'a pas cessé d'aimer. Domitie considère que ce mépris que lui témoigne alors Tite est une atteinte à son honneur, et est prête à se venger; elle le déclare à sa confidente, Plautine :

. . . il se tait, il me quitte,  
Et tu ne peux souffrir que mon coeur s'en imite !  
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer.  
Que je me flatte encore assez pour espérer !  
C'est avec le perfide être d'intelligence !  
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance !  
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,<sup>2</sup>  
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

Bien plus, la "généreuse" Domitie n'est pas femme à agir dans l'ombre. D'ailleurs, si Tite ne savait pas d'où vient le coup qui le frappera, où serait la vengeance, où retrouverait-elle l'honneur !

Il n'en faudrait pas tant, Seigneur, pour vous résoudre  
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,  
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillit sur vous.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Corneille, Tite et Bérénice, Théâtre, Tome III, p. 411.  
v. 1753-1758.

<sup>2</sup> Ibid., p. 370. v. 675-682.

<sup>3</sup> Ibid., p. 402. v. 1502-1505.

Tite est, quant à lui, un personnage dont le caractère est particulièrement intéressant, en ce sens qu'il réunit en lui seul les deux éléments antagonistes que nous avons définis à partir de l'époque dans laquelle a vécu Corneille. Nous rencontrons en lui un idéal d'honneur et de gloire. S'il accepte d'épouser Domitie, c'est par honneur, et parce que son coeur le lui a ordonné et que ce mariage est partie intégrante de l'ordre de Rome. Il sait bien qu'il ne peut s'y soustraire :

Car enfin elle [Domitie] est belle et digne de ma foi;  
Elle aurait tout mon coeur, s'il était tout à moi.  
La noblesse du sang, la grandeur du courage,  
Font avec son mérite un illustre assemblage :  
C'est le choix de mos père, et je connais trop bien,<sup>1</sup>  
Qu'à choisir en César, ce doit être le mien.

Mais gardien de l'ordre en tant qu'Empereur, il ne peut s'empêcher, dans le même temps, d'aller contre cet ordre parce que son amour est encore rebelle à la raison de l'état. Il est et demeure dans un dilemme qu'il expose ainsi :

Maître de l'univers sans l'être de moi-même,  
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême,  
D'un jeu que je combats je me laisse charmer,<sup>2</sup>  
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.

Ce n'est qu'à la fin de la pièce que ce dilemme sera résolu par Tite parce que, au moment où le sénat, acceptant son mariage avec Bérénice, restaure en même temps son amour et l'ordre que cet amour menaçait, il peut surmonter sa passion pour lui donner une plus grande valeur, en partie, nous l'avons vu, sous l'influence de la reine, incontestablement plus "cornélienne" que lui.

---

<sup>1</sup> Corneille, Tite et Bérénice, Théâtre, Tome III, p. 360.  
v. 385-390.

<sup>2</sup> Ibid., p. 361. v. 405-410.

S'il est vrai que la biographie d'un auteur et l'époque où il vit sont à l'origine de la manière dont il voit le monde et par conséquent du message qu'il donne dans son oeuvre, la biographie de Racine nous incite à penser que ses idées sont évidemment différentes de celles de Corneille, ainsi que nous avons pu le remarquer tout au long de notre étude comparative.

Racine est né en 1639, en province comme Corneille, dans une famille de la moyenne bourgeoisie de robe, puisque son père était contrôleur du grenier à sel et procureur à la Ferté-Milon. Cependant, sa vie familiale aura été courte, puisque, dès 1641, sa mère meurt et qu'en 1643, son père meurt à son tour. Sans insister plus qu'il ne le faut, il est cependant bon de noter que le fait d'être orphelin si jeune peut avoir eu une influence sur la manière dont il allait montrer le monde dans son oeuvre dramatique. Privé à quatre ans de l'affection de ses parents, Racine peut avoir retiré de cette situation un pessimisme, une impression que le monde, le destin sont impitoyables et qu'il n'est guère d'espoir à avoir.

Bien plus, la mort de ses parents est à l'origine de ce qui aura une influence déterminante sur toute sa vie. Recueilli par sa grand-mère maternelle, il va bientôt être confié aux "petites écoles de Port-Royal"; où sa grand-mère se retirera après la mort de son grand-père. De 1644 à 1658, le jeune Racine passera treize années dans les "petites écoles" puis au collège de Granges de Port-Royal où il recevra une solide culture grecque et latine. Cette connaissance directe, intime, des textes de l'Antiquité lui sera par la suite de la plus grande utilité lorsqu'il cherchera, dans l'Histoire et la Mythologie de la Grèce et de Rome les sujets de ses oeuvres tragiques.

Mais surtout, Port-Royal est le centre français du jansénisme. Cette doctrine religieuse a été exposée par Jansénius et s'est répandue en France par l'intermédiaire des religieuses de

l'Abbaye de Port-Royal des Champs, où Pascal lui-même se retirera, en 1655. Ce n'est pas notre propos d'exposer ici, en détails, la doctrine janséniste, mais nous ne voulons en donner qu'un bref résumé pour tenter de mettre en évidence l'influence qu'elle n'a pas manqué d'avoir sur le jeune Racine qui s'est trouvé pendant treize ans à son contact et qui après s'en être séparé en 1665, y est revenu en 1677, à tel point que, dans son testament, il demandera à être enterré dans le cimetière du monastère.<sup>1</sup>

Tout le christianisme est dominé par l'idée, la conscience du péché et de salvation. Quand le Christ vient racheter, par son supplice, le péché des hommes, ce don d'un Sauveur montre l'intention de Dieu de donner à ses créatures une occasion d'être sauvé. Quand les chrétiens disent la prière essentielle de leur foi, "Notre père", ils demandent à Dieu de ne pas les laisser succomber à la tentation du mal et du péché. Tout ceci montre que Dieu peut, s'il le veut, aider les hommes. Cette aide divine peut, d'une certaine façon, être appelée la Grâce. Dieu, par amour pour ses créatures, les aide soit à ne pas pécher, soit à se repentir après qu'ils aient péché.

Pour le jansénisme, cette Grâce n'est pas accordée à tous les hommes. Dieu choisit ceux qu'il sauvera. Peu important ici les raisons du choix fait par Dieu, mais plutôt ses effets. Dieu ne sauve qu'un petit nombre d'élus. Les autres, quoi qu'ils fassent, seront perdus. Et c'est là le second point important : Dieu détermine à l'avance la destinée des hommes. Le jansénisme croit donc à la prédestination : les hommes sont, de toute éternité, choisis pour être sauvés ou perdus. Nous mettons ici en évidence un point essentiel qui est le pessimisme, presque le désespoir fondamental du jansénisme : l'homme est enfermé dans ce monde, et quoi qu'il fasse,

---

<sup>1</sup>Racine, Bérénice, pp. 4-7.

sa destinée lui échappe. Qu'il se révolte, qu'il lutte, tout ceci reste sans effet, son avenir est tout tracé.

Ce pessimisme du jansénisme, il se retrouve dans toute l'oeuvre de Racine, et particulièrement dans Phèdre dont Alain Niderst dit : ". . . La tragédie est plus sombre qu'aucun traité janséniste<sup>1</sup>". Phèdre est un personnage torturé par une passion qui lui est étrangère, qu'elle ressent comme une maladie, et dont elle ne peut se défaire. Vénus la choisit pour victime sans qu'elle n'ait, dans sa personne, rien qui justifie ce choix. Toute la tragédie du personnage est que, voulant absolument demeurer vertueuse, elle se sent néanmoins emportée par une fatalité qui lui échappe, contre laquelle elle ne peut rien. Cette lucidité est bien janséniste, puisque, quoi qu'il fasse, le personnage ne peut pas influencer sur son destin. Même la mort ne peut délivrer le personnage de ce qu'il doit être. Phèdre est condamnée jusqu'au fond des Enfers.

Dans Bérénice, si la fatalité ne s'exerce pas d'une manière aussi brutale que dans Phèdre, elle n'en demeure pas moins présente, et pèse continuellement sur les personnages principaux Titus et Bérénice, qui reflètent leur destin sur Antiochus, l'ami fidèle et l'amant malheureux. La fatalité qui s'exerce sur eux ne prend pas la forme d'une divinité, comme dans la plupart des tragédies de Racine. Elle est à la fois plus présente et tout aussi inflexible. Il s'agit de Rome et de ses lois, que le Sénat et le peuple romain représentent physiquement. Les lois de Rome sont là, elles sont l'environnement moral de la pièce; Paulin le rappelle à Titus, lorsque celui-ci essaie de savoir ce que l'on pense de son éventuel mariage :

Elle [Bérénice] a mille vertus; mais, Seigneur, elle est reine.

---

<sup>1</sup> Alain Niderst, Les Tragédies de Racine, p. 136.

Rome, par une loi qui ne se peut changer,  
 N'admet avec son sang aucun sang étranger.  
 Et ne reconnaît point les fruits illégitimes  
 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.<sup>1</sup>

C'est ce que les Romains pensent de votre amour :  
 Et je ne répons pas, avant la fin du jour,  
 Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,<sup>2</sup>  
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire;

Titus, qui tente de dire à Bérénice qu'ils doivent se séparer, ne peut que balbutier :

. . . Rome... l'Empire...<sup>3</sup>

et Antiochus, chargé par Titus du message d'adieu qu'il a été incapable de prononcer devant la reine, redit à Bérénice :

Une reine est suspecte à l'empire romain.<sup>4</sup>

Rome est toujours là, et ses lois inflexibles, à la fin de la tragédie, lorsqu'enfin Titus se décide à parler à Bérénice :

J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée  
 Ce sénat m'a parlé; mais mon âme accablée  
 Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé  
 Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.  
 Rome de votre sort est encore incertaine :  
 Moi-même à tous moments je me souviens à peine,<sup>5</sup>  
 Si je suis empereur ou si je suis Romain.

En face de cette fatalité, les héros ne savent ni ne peuvent rien faire. Bérénice, qui connaît pourtant les lois de Rome, se nourrit

<sup>1</sup> Racine, Bérénice, p. 52. v. 376-380.

<sup>2</sup> Ibid., p. 53. v. 413-416.

<sup>3</sup> Ibid., p. 68. v. 623.

<sup>4</sup> Ibid., p. 77. v. 901.

<sup>5</sup> Ibid., p. 103; v. 1375-1381.

d'illusions dès le début de la tragédie. A Antiochus qui, avant de la quitter pour toujours, a voulu lui déclarer l'amour qu'il a tu depuis cinq ans, elle répète :

Seigneur, je n'ai pas cru que dans cette<sup>1</sup> journée  
Qui doit avec César unir ma destinée,

alors qu'elle vient de faire allusion à la menace qui pèse sur leur amour :

Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,<sup>2</sup>  
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.

Quand Titus tente de déclarer à Bérénice la nécessité de leur séparation, par une sorte d'ironie, elle lui dit :

Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.<sup>3</sup>  
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.

Et lorsqu'il le lui a enfin appris, elle refuse de voir la vérité, elle la nie :

Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?<sup>4</sup>

Titus, quant à lui, est conscient de cette nécessité et son caractère absolument inexorable. Il est seulement incapable de pouvoir le dire; son amour est tellement fort qu'il ne sait pas se raisonner. quand il a formulé cette décision, avec Paulin, dès sa première apparition sur la scène :

- Je vais, Paulin... O ciel ! puis-je le déclarer ?  
- Quoi, Seigneur ?  
- Pour jamais je vais m'en séparer.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup>Racine, Bérénice, p. 45. v. 259-260.

<sup>2</sup>Ibid., p. 41. v. 169-170.

<sup>3</sup>Ibid., p. 62. v. 604-605.

<sup>4</sup>Ibid., p. 89. v. 1151.

<sup>5</sup>Ibid., p. 54. v. 445-446.

il a déjà dans l'esprit des objections pour ne pas appliquer cette décision :

Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.  
 Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la vois,  
 Et crois toujours la voir pour la première fois.  
 N'y songeons plus. Allons, chez Paulin : plus j'y pense,  
 Plus je sens chanceler ma cruelle constance.

Nous avons déjà étudié le lieu et le temps dans la pièce de Racine, mais il nous semble ici que le lieu n'est pas seulement le cabinet entre les appartements de Titus et de Bérénice, et que le temps n'est pas celui de la "funeste" journée. Les personnages sont prisonniers de l'espace et du temps, d'où ils ne peuvent espérer trouver une quelconque consolation ni, à plus forte raison, l'oubli. C'est leur vie entière qui est condamnée, détruite par la fatalité inflexible des lois de Rome. Le temps leur sera long à supporter,

. . . Moment trop rigoureux,  
 Que vous paraissiez lents à mes rapides vœux !<sup>2</sup>

car :

Dans un mois dans un an, comment souffrirons-nous,  
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?  
 Que le jour recommence et que le jour finisse  
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,  
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?<sup>3</sup>

L'espace aussi leur est prison. Ils n'ont pas d'endroit où fuir. Leur milieu, c'est l'univers, et ils sont sous les yeux du monde tout entier :

<sup>1</sup> Racine, Bérénice, p. 58. v. 544-548.

<sup>2</sup> Ibid., p. 80. v. 953.

<sup>3</sup> Ibid., p. 87. v. 1113-1117.

. . . et les secrets de son coeur et du mien,<sup>1</sup>  
Sont de tout l'univers devenu l'entretien.

Notre recherche du message contenu dans Tite et Bérénice d'une part et dans Bérénice d'autre part, éclaire particulièrement toutes les différences que nous avons pu mettre en évidence tout au long de notre étude comparative. Il s'agissait en fait de différences de moyens, qui avait pour origine une évidente différence de contenu. Tite et Bérénice, chez Corneille, sont les maîtres de leur destin, et c'est ce qui fait leur grandeur. Titus et Bérénice, chez Racine, sont les jouets du destin, auquel ils se livrent, qu'ils finissent par accepter parce qu'il n'est pas possible de faire autrement, mais ils ne se résignent pas.

---

<sup>1</sup>Racine, Bérénice, p. 50. v. 341-342.

ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย